

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES ACADÉMICIENS DE LYON

GENOD MICHEL PHILIBERT (1795-1862)

par Isabelle Collon

Né à Lyon, 117 rue de la Convention (act. rue Royale), le 4^e jour complémentaire an III [20 septembre 1795], fils du citoyen Vincent Genot [*sic*], menuisier-charpentier, originaire de Cormaranche, près d'Hauteville-en-Bugey, et de Marie Claudine L'Empereur, ouvrière, native de la paroisse de Saint-Julien-de-Bresse (Saint-Julien-sur-Reyssouze). Témoins à la déclaration le 21 : Michel Cachet, fabricant quai Bel-Air, et Jean Jacques Burdalet, même état, place Bel Air. Vincent Genod signera « Genod » pour la naissance de sa fille Fleurie à Lyon Nord le 21 floréal an XII. Le peintre signait lui aussi : Genod. Michel Philibert entre à l'école des Beaux-Arts de Lyon en 1807. Il est l'élève de Pierre Révoil* (il en deviendra l'ami) dans son cours de figure ; il remporte en 1813 le 2^e prix de peinture, et l'année suivante le 1^{er} prix. Exempté de service militaire dans la classe de 1815, il frôle l'enrôlement dans les armées napoléoniennes, ce qui expliquerait, dit-on, son attachement provisoire aux Bourbons, puisqu'il deviendra bonapartiste. Son premier envoi au Salon de Paris en 1819 est un succès, il y produit des œuvres qui s'adressent au cœur : *L'enfant malade* (décrit ainsi par Chenavard* : « *il s'est endormi, sa mère en proie à de mortelles angoisses le regarde pendant que sa jeune sœur agenouillée prie pour lui* ») ; *La bonne mère, intérieur de cuisine* (Galerie Stéphane Grodée, en 2012). Les deux tableaux lui valent la grande médaille d'or et sont achetés par le duc de Berry. Il a trouvé là une veine féconde, et il se spécialise dans la peinture de genre, avec une technique claire et soignée. Son style, ses thèmes le feront surnommer « *le Greuze lyonnais* » à cause de son goût de l'anecdote moralisatrice et édifiante, et Achille Chainé le nommera « *le Raphaël du Gourguillon* », où il a habité. Auguste de Forbin (1777-1841), dont le père et un oncle avaient été tués à Lyon sous la Convention, et qui avait été élevé par Jean-Jacques de Boissieu*, était devenu en 1816 directeur des Musées royaux. Il favorise les acquisitions des œuvres de Genod, qui réalise les portraits d'apparat de Louis XVIII en 1819, et de Charles X en 1825, destinés à la salle du conseil général du Rhône et à la préfecture (aujourd'hui au musée des Beaux-arts de Lyon : H 739 et H 742). Louis XVIII lui avait acheté *Le mariage Bressan* ou *Le mariage de deux Bressans bénis par leurs aïeux* (Salon de 1822) pour le musée du Luxembourg (déposé depuis au musée de Brou). En 1825, Charles X fait de même avec *Le Moine des Pyrénées* ou *Scène de l'armée d'observation sur les Pyrénées* (Salon de 1824 ; déposé par l'État au musée de Saint-Gaudens en 1876). En 1825, il obtient une des quatre commandes pour le décor du grand salon de l'archevêché (*Saint-Polycarpe refuse de sacrifier aux idoles*, 1826-1827 ; aujourd'hui à la primatiale), qui sera suivie de tableaux pour les églises des Macchabées à Saint-Just et de Saint-Nizier à Lyon. En 1839, protégé par Jean Claude Fulchiron, député du Rhône de 1831 à 1845, il obtient un poste de professeur à l'école des Beaux-Arts de Lyon dans la classe de principes

et de bosse (c'est-à-dire de dessin d'après le plâtre); puis il succède à Bonnefond dans la classe de peinture, et il meurt en fonction. En 1845, il achève la peinture troubadour de *Pharamond élevé sur le pavois par les Francs*. 420, commencé en 1841 au château de Versailles (aile nord des ministres) par Revoil, décédé en 1842. Il a aussi écrit des chansons très amusantes, et a exécuté des caricatures des membres de la Confrérie des Bonnets de coton dont il faisait partie. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 15 novembre 1855 (LH/1111/19), pour son tableau *La cinquantaine* présenté à l'Exposition universelle de 1855 : « *Deux époux septuagénaires, entourés d'une nombreuse famille, à laquelle ils ont donné l'exemple des vertus conjugales, vont, après cinquante années d'une heureuse union, renouveler la cérémonie de leur mariage* (Chenavard, 1858) ». Médaille à Lille (deux fois dont 1827) et à Douai. Il est mort à Lyon maison Clary, place du Point-du-Jour le 24 juillet 1862. Selon l'acte de décès, dressé à Lyon 5^e à la requête de son gendre Henri Bernus, il habitait alors 62 rue Monsieur (act. rue Molière). En 1823 et 1833, il demeurait 27 montée du Gourguillon, en 1843 8 cours des Brosses à La Guillotière, et en 1854 50 rue Monsieur. Il est enterré au cimetière de Loyasse au rond-point, croisement des allées 1 et 2. Ses amis, ses élèves et les artistes Antoine Chenavard* et Guillaume Bonnet firent élever une stèle portant son médaillon et les attributs de sa profession (Hours, 34). Un discours a été prononcé sur sa tombe par Charles Antoine Fraisse* (*MEM* L 1862-1863, et Lyon : Vingtrinier, 1862, 5 p.). Il avait épousé en 1822 Louise Joséphine Raymond qui lui donna plusieurs enfants, dont Claudine Cécile Malvina, née à Lyon le 11 août 1823, épouse à la Guillotière le 6 septembre 1843 d'Henry Bernus, négociant; Jenny Honorine, née au Bois-d'Oingt (au domicile de Jacques Marie Gonnet, docteur en médecine, beau-frère) le 7 janvier 1833, épouse à Lyon le 15 novembre 1854 d'Henri Constant Spiridion Candy, fils d'un avocat de Bourgoin.

ACADÉMIE

Déjà admis comme candidat le 3 août 1858, sur un rapport d'Antoine Chenavard, il se trouve en 1861, selon un rapport de Louis Dupasquier*, en concurrence avec Louis Janmot et Jean Marie Reignier*, tous trois professeurs à l'école impériale des beaux-arts de Lyon. Il est élu le 11 juin 1861, au fauteuil 2, section 4 Lettres, abandonné par Chenavard, devenu émérite en 1854, au profit du peintre Simon Saint-Jean*, décédé en 1860. La maladie l'empêche de prononcer son discours de réception : *Éloge de mon maître Pierre Révoil*, lu lors de la séance publique du 15 juillet 1862 et inséré dans le même volume que son éloge funèbre (*MEM* L, 1862-1863). Reignier occupera son fauteuil en 1862. L'Académie conserve son *Portrait du sculpteur Jean François Legendre-Héral** (huile sur toile, H. 0,325; L. 0,245 m), légué par Jacques Pierre Pointe, en 1860.

BIBLIOGRAPHIE

É. Hardouin-Fugier et Étienne Grafé, *La peinture lyonnaise au XIX^e siècle*, 1995. – *Les peintres de l'âme*, catalogue de l'exposition au Palais Saint-Pierre, Lyon, juin-septembre 1981. – Léon Boitel, « Genod », *RLY* 6, 1853, p. 230-236. – *Rapport sur la candidature de M. Genod par M. Chenavard et Rapport sur la candidature de MM. Genod, Janmot et Reignier, séance du 3 août 1855*, in dossier académique de Genod. – Joconde, portail des collections des musées de France.

ICONOGRAPHIE

Genod figure dans la lithographie de Jean-Marie Jacomin (1789-1858) montrant les peintres de l'école de Lyon en 1821. – Il s'est lui-même représenté dans *La fête du grand-père* (le fils coiffé d'un bonnet, à droite).

ŒUVRES

Outre les œuvres déjà citées, on trouve au musée des Beaux-arts de Lyon : *Les adieux d'un soldat* (Salon de 1824; inv. A 140); *La fête du grand-père* (encore titré *La fête du bisaïeul*, salon de 1839; acheté par Louis-Philippe et aurait été donné au musée à la demande de Boitel; inv. A 231); *Le peintre Stella dans sa prison* (inv. H 741); *Le général-baron de Maupetit au siège de Zamora* (inv. A 2818); *Une scène de l'inondation des Brotteaux en 1856* (Salon de 1857, donné par Napoléon III; inv. A 2941). – Musée de Brou : *François Artaud au milieu de sa collection d'antiquités* (Salon de 1819, encore titré *Le vestibule où sont des antiquités*); *Le mariage de deux Bressans bénis par leurs aïeux*; *Jeune fille au panier de fleurs*. – Église Saint-Nizier : *La charité de Sainte Élisabeth de Hongrie*. – Église de Saint-Just : *Le Christ et la Samaritaines*. – Musée de la Lunette à Morez : *La moisson, jeune mère*; *L'arrivée des moissonneurs dans les marais Pontins*; *Le retour de la fête de la madone de l'Arc près de Naples* d'après Robert Léopold. – Autres œuvres répertoriées : *Madame de Vaugelas marquise de Marniolas et ses enfants dans un intérieur* (1821); *Chasseur qui a blessé son chien* (Salon de 1822); *Intérieur de salon, portraits de famille* (Salon de 1822); *Sœur hospitalière donnant ses soins à un enfant malade* (Salon de 1822); *Une jeune veuve qui vient de perdre son enfant, pleure devant son berceau vide* (Salon de 1824, encore intitulé *Le berceau vide*); *Une femme d'Arles, revenant des champs* (Salon de 1824); *L'Amour éveillant Psyché* (1827); *Le Phidias du canton de Berne* (1829); *Le retour des champs* (1829); *Il est sauvé!* (Salon de 1833); *Un tirailleur de la vieille garde pansé par sa femme* (Salon de 1835); *Un prisonnier d'État sous Louis XIII* (Salon de 1835); *Saint Laurent et les richesses de l'Église* (Salon de 1848; Musée d'art moderne de Saint-Étienne); *Un prisonnier et l'impitoyable consigne* (Salon de 1857); *Le roi boit* (Salon de 1861); *Un apprenti peintre* (Salon de 1861); *La jeune fileuse*; *Les adieux du condamné*; *Les enfants peintres*; *La mère hospitalière*; *Intérieur de cuisine*; *Soldats de l'Empire secourant un moine*; *Chambre à louer*. Boitel cite encore : *Le mauvais propriétaire*; *La mère mourante*; *Les petits partageux*; *Le jour des cendres*; *Patrie et famille*; *Les suites de la guerre civile*; *La réunion de l'Église grecque et de l'Église romaine*; *La ménagère d'Arles*; *Les Grecs défendant le labarum*; *Le Vieux marin goutteux*; *Le Barbier de caserne*; *La cuisinière d'Arles*; *Tableau votif contre le choléra*. Il y aurait eu dans la chapelle de l'hôpital de Belleville un tableau représentant *Les différents degrés de la perfection religieuse* (Boitel).